

inutile de se rendre compte des éléments qui ont concouru à sa formation. Nous pardonnerons peut-être un peu moins à M. le professeur de littérature étrangère la circonspection avec laquelle il évite les idées générales et le soin qu'il met à s'abstenir des questions de pure théorie : il est bon, ce nous semble, de les aborder quelquefois pour éclairer d'une plus vive lumière les appréciations que l'on fait. Mais une chose dont nous pouvons louer M. Eicchoff sans restriction et qui mérite tous nos applaudissements c'est le projet qu'il a formé, et dont il a commencé la réalisation, de comparer entr'eux le sanscrit, le grec et le latin. Quand on possède autant de connaissances philologiques que lui, on ne saurait mieux les employer.

COURS D'HISTOIRE DE FRANCE. — M. FRANÇOIS.

Qu'est devenu le temps où les historiens nous promenaient de batailles en batailles, nous faisaient enfoncer tantôt l'aile droite, tantôt l'aile gauche des ennemis, et nous lançaient impitoyablement à leur poursuite ? Où sont ces conteurs à la langue de fer qui nous enchaînaient autour des villes assiégées, nous forçaient d'hiverner au pied de leurs remparts et de monter à la tranchée au milieu d'une grêle de balles ? C'étaient-là de rudes gens qui ne parlaient que de balistes et de catapultes, qui avaient toujours la bouche pleine de boulets et de bombes, et dont les récits étaient, depuis le commencement jusqu'à la fin, une perpétuelle détonnation. Je ne sais pas non plus où s'en sont allés ces historiens à la voix moins bruyante qui, pour nous exposer les caractères d'une époque, prennent le parti de nous faire faire l'anatomie physique